

Sylvaine Marly

Enseignement donné lors d'une rencontre des sœurs consacrées dans le célibat pour le Royaume

La pauvreté et la compassion

Les conseils évangéliques expriment une manière d'être en Dieu, divine, propre à la vie divine et je dis qu'ils forment un tout parce qu'on ne peut pas être obéissant sans être pauvre, on ne pas être chaste sans être pauvre, on ne peut pas être pauvre sans être obéissant. Ce sont différentes facettes d'un élément propre à la vie de Dieu qui est le don. Dieu se donne sans cesse, un don mutuel entre les personnes divines, un don mutuel entre Dieu et l'homme, un don qui est sans réserve, qui est total, qui est pur, qui est sans retour sur lui-même. Si nous voulons suivre Jésus, être uni au Père à travers Lui, comme Lui-même est uni au Père, il nous faut vivre les conseils évangéliques.

Aujourd'hui, je vais vous parler de la pauvreté en correspondance avec la compassion, une des grâces fondatrices de la communauté. J'ai été très touchée en préparant cet enseignement de voir combien cette correspondance est justifiée. En général, quand on parle de la pauvreté, ce qui nous vient tout de suite à l'esprit, c'est la pauvreté matérielle. Mais en fait, la pauvreté à laquelle Dieu nous appelle dépasse largement cette pauvreté matérielle. La pauvreté matérielle contribue à cette pauvreté sur laquelle nous allons réfléchir, mais elle n'est vraiment qu'un aspect de cette pauvreté qui est en Dieu, que Jésus nous a manifestée.

IL Y A 4 POINTS DANS MON ENSEIGNEMENT :

1. La pauvreté de Jésus
2. La pauvreté et la compassion
3. Comment sommes-nous appelés à vivre cette pauvreté ?
Quels sont les moyens que Dieu nous donne ?
4. Comment très concrètement, personnellement et dans la communauté sommes-nous appelés à vivre cette pauvreté et cette compassion ?

1) la pauvreté de Jésus

Saint Paul dans 1 Co 8,9 nous dit : «Vous connaissez la libéralité de Notre Seigneur Jésus Christ qui pour nous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin de nous enrichir par sa pauvreté. Déjà nous voyons que c'est pour nous que Jésus s'est fait pauvre. Il y a déjà une expression de la compassion de Dieu à notre égard dans cette pauvreté de Jésus. Et il nous est dit que c'est pour nous enrichir par sa pauvreté.

Saint Paul nous dit que la pauvreté de Jésus est pour nous un trésor. Nous allons approfondir cette pauvreté de Jésus qui est à considérer comme un trésor, une lumière, une richesse pour nous. Pauvreté qui n'est pas la misère. Il ne s'agit pas de rechercher la pauvreté pour elle-même. Et surtout il ne s'agit pas de cette misère dans laquelle beaucoup de nos contemporains vivent aujourd'hui dans un dénuement extrême pour laquelle Jésus a cette parole de l'Évangile, au moment de l'onction à Béthanie, lorsqu'on reproche à Marie-Madeleine d'avoir gaspillé ce parfum. Jésus dit à ceux qui lui font ce reproche : «Les pauvres, vous les aurez toujours avec vous, et vous pourrez toujours leur faire du bien.» Donc il ne s'agit pas de ce dénuement

dans lequel vivent beaucoup de nos contemporains, mais il s'agit de ce chemin que Jésus a choisi pour lui pour nous parler de Dieu, nous dire quelque chose du mystère de Dieu. Je pense que la pauvreté parmi les conseils évangéliques exprime très profondément le mystère du Christ. Le mystère de l'incarnation est un mystère de pauvreté. Cette obéissance que Jésus a vécue, il fallait qu'il soit très pauvre pour la vivre. Cette virginité, cette pureté de cœur, cette chasteté sont en elles-mêmes une pauvreté. En parlant de la pauvreté, on touche au cœur du mystère du Christ.

POURQUOI JÉSUS S'EST-IL FAIT PAUVRE ? Jésus s'est fait pauvre pour que nous puissions connaître notre pauvreté et accueillir ainsi le salut qu'il est venu nous donner. Car la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres. Dans l'épisode de la Samaritaine (Jan 4,7), Jésus se présente comme un pauvre. Il dit à la Samaritaine : «Donne-moi à boire». Et à partir de cette demande, Jésus va pouvoir révéler à la Samaritaine sa pauvreté, il va pouvoir lui dire qu'au fond c'est elle qui a soif. C'est la soif de toute créature pécheresse qui cherche le bonheur, qui cherche la joie, qui cherche à être rassasiée des biens qui ne périssent pas. Jésus s'est fait pauvre pour que nous puissions crier vers Dieu du fond de notre pauvreté.

Jésus en se faisant pauvre nous montre que nous sommes pauvres. Et Dieu entend ce cri (Exode 3,7) : Dieu dit à Moïse : «J'ai vu. J'ai vu la misère de mon peuple. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs. Oui, je connais ses angoisses. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens". Ce cri que Jésus poussera aussi sur la croix dans un extrême dénuement, dans une extrême pauvreté, appelant de toutes ses forces le salut de Dieu : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?”

Voilà une première pauvreté radicale qui est cette rupture avec Dieu que nous vivons à cause du péché. Acceptons-nous cette pauvreté qui est la nôtre ? Cette pauvreté de la Samaritaine. L'acceptons-nous ? L'offrons-nous à Dieu ? Acceptons-nous de crier vers Dieu. D'avoir besoin ? Avoir besoin de quelque chose manifeste toujours une pauvreté. Est-ce que nous l'acceptons ? Bien souvent, il faut que nous soyons au fond du trou pour nous tourner vers Dieu, pour accepter de crier vers Lui... Donc Jésus s'est fait pauvre pour que nous connaissions notre pauvreté.

Jésus s'est fait pauvre aussi pour que nous n'ayons pas peur de Dieu. La conséquence du péché originel est cette peur de Dieu, et Dieu s'est fait pauvre, il s'est incarné au milieu de nous pour rendre Dieu proche de nous, pour nous manifester cette proximité de Dieu, dans laquelle nous n'avons rien à craindre, qui au contraire, est la marque de la compassion de Dieu. Non pas du jugement. Dieu n'est pas venu pour nous juger, mais nous manifester cette compassion, cette miséricorde. Je suis toujours très saisi par ces 30 ans de vie cachée de Jésus à Nazareth. Dieu qui s'habitue à vivre au milieu des hommes et l'homme qui s'habitue à cette présence de Dieu, dans cette vie pauvre de Nazareth, toute cachée, toute simple.

Conséquence : est-ce que nous acceptons que Dieu soit proche de nous ? Est-ce que nous nous laissons approcher par Dieu ? Ce matin, on parlait de portes verrouillées. Jésus voulait ouvrir ces portes. Est-ce que nous acceptons que Jésus ouvre les verrous de notre cœur ? Est-ce que nous acceptons qu'Il nous regarde ? Est-ce que nous acceptons tout simplement qu'Il soit à côté de nous, l'Emmanuel, Dieu avec nous.

Alors le salut que Jésus nous apporte est précisément de nous libérer de cette peur de Dieu et de nous rétablir dans la confiance. Vivre dans la confiance va nécessiter un chemin d'appauvrissement : laisser tomber toutes nos barricades, toutes les constructions que nous avons faites pour nous protéger. Nous protéger des autres. Mais l'autre, le premier, c'est Dieu. Dieu, c'est ce pauvre, donc n'ayez pas peur de Lui. Jésus s'est fait pauvre pour que nous apprenions à dépendre totalement du Père comme Lui-même dépend du Père.

Cette dépendance de Jésus, on la voit déjà dans la Sainte Famille. Jésus a accepté d'être dépendant de Joseph et Marie, tellement dépendant que l'Évangéliste nous dit : «Joseph prit l'enfant et sa mère et partit". Vous voyez cette espèce de dépendance totale à l'égard de Joseph et de Marie ? Jésus est pauvre aussi dans l'œuvre qu'il accomplit, c'est à dire qu'Il dépend totalement du Père. Dans Jn 5,19, Jésus lui-même nous dit : «En vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de Lui-même qu'il ne le voie faire au Père. Ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement. Et en écho, vous avez cette parole de Jésus en Jean 15, «Hors de moi, vous ne pouvez rien faire”.

“Hors de moi, vous ne pouvez rien faire”.

Alors, est-ce que nous acceptons de dépendre totalement de Dieu ? Nous allons voir comment cheminer vers cette dépendance totale à l'égard du Père. Mais déjà est-ce que nous l'acceptons ? Est-ce que nous disons oui ? Ou est-ce que notre esprit d'indépendance est plus fort ? C'est difficile de dépendre de quelqu'un, parce que c'est une pauvreté de devoir attendre d'un autre. Et pourtant, en tant que créatures, nous sommes totalement dépendants du Père. Qui dit création dit dépendance. Nous recevons la vie d'un autre.

Jésus s'est fait pauvre aussi pour nous apprendre à recevoir tout du Père. Je suis très touché dans l'évangile par ce passage (je n'avais vu cet événement de la vie de Jésus dans cette optique-là) : c'est au moment du baptême de Jésus (Mt 3, 13 et ss). Jésus arrive de la Galilée au Jourdain vers Jean pour être baptisé par Lui. Celui-ci l'en détournait en disant : «C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi et toi, tu viens à moi. «Vous voyez cette démarche de Jésus vers Jean pour être baptisé par Jean. Et baptisé dans l'Esprit Saint. Il s'agit pour Jésus de recevoir l'Esprit Saint qui est Dieu et Jésus vient vers Jean pour que cette démarche s'accomplisse par un intermédiaire. Jésus va recevoir le baptême des mains de Jean.

Jésus reçoit aussi de Marie-Madeleine l'onction d'huile. Cette attitude de Jésus, qui accueille, qui reçoit cette onction qui, comme dit Jésus est en vue de sa sépulture. Jésus accepte de Marie-Madeleine ce soin qu'elle a de son corps. Il est un autre moment où Jésus reçoit tout du Père. C'est au moment de la résurrection. Jésus accepte cette pauvreté radicale qui est la mort. Il donne sa vie. Il accepte de tout perdre pour tout recevoir du Père, pour recevoir cette vie nouvelle. Le Père va ressusciter Jésus et Jésus attend le bon vouloir du Père.

Est-ce que nous acceptons de recevoir ? On verra cette après-midi ce que cela signifie. Mais déjà fondamentalement, dans notre cœur, est-ce que nous acceptons d'ouvrir les mains pour recevoir, pour accueillir ? Il nous est souvent plus facile de donner. On a l'initiative, on a la maîtrise de la situation. Mais recevoir suppose cette pauvreté, cette vulnérabilité, cette brèche dans notre cœur.

Dans l'Écriture, (Exode 16), Dieu va éduquer son peuple dans le désert à recevoir quotidiennement ce dont il a besoin. Le peuple hébreu a quitté cet oasis magnifique où il y a 12 sources, des palmiers, etc... et il entre dans le désert. Et Dieu va éduquer son peuple à accueillir la nourriture quotidienne. C'est l'épisode de la manne, des caillies. Ce qui est très touchant dans ces textes, c'est la précision avec laquelle Dieu donne. Dieu donne pour chaque jour. Il ne donne pas pour le lendemain. Ceux qui prennent pour le lendemain, ça pourrit. Par contre, pour le sabbat, comme ils ne peuvent pas travailler, le vendredi, Dieu donne pour deux jours et ça ne pourrit pas ! Donc cette éducation du peuple hébreu par Dieu doit nous donner beaucoup de confiance, de certitude que Dieu ne nous abandonne pas, que Dieu pourvoit à nos besoins, que Dieu est là, qu'Il est fidèle. Dieu a donné, Il donnera. Dieu a donné, Il donne. Encore faut-il que nous acceptions de recevoir. Ce n'est pas du tout naturel en nous. Depuis le péché originel, la tendance naturelle, c'est de prendre, de nous emparer. Et Dieu nous dit : «Ouvre les mains.

Jésus s'est fait pauvre pour nous apprendre à donner et surtout à nous donner nous-mêmes. En Hn 6, Jésus se donne en nourriture «Je suis le pain de vie. Qui mange ma chair vivra. Qui boit mon sang vivra.» Jésus se livre totalement sans réserve. Il ne garde rien pour lui. Et il nous faut méditer sur cette pauvreté de Jésus dans l'Eucharistie. Jésus qui se donne à moi, qui se laisse prendre, qui se laisse manger pour notre vie, pour notre salut. Dans l'Eucharistie, par l'Eucharistie, nous allons apprendre à nous donner nous-mêmes. L'Eucharistie, c'est le sacrifice de Jésus qui livre sa vie, qui donne sa vie. Et plus nous recevons le corps de Jésus, plus nous serons assimilés à Jésus, plus nous serons capables de nous donner comme Jésus. Jésus nous dit aussi dans Jn 10 qu'il est le bon pasteur. Jésus donne sa vie pour ses brebis.

Dans tous ces éléments que je viens d'évoquer, nous voyons très clairement que cette pauvreté à laquelle nous sommes appelés n'est pas un but en elle-même. L'objectif premier de la pauvreté n'est pas la pauvreté. L'objectif premier de la pauvreté est de vivre comme Jésus. Et donc de vivre comme le Père. Jésus nous apprend comment vivre comme le Père. Il suffit de le regarder. De recevoir ses enseignements, de le contempler. Dépendre de Dieu comme Jésus dépend du Père. Recevoir du Père comme Jésus reçoit du Père. Accepter notre pauvreté comme Jésus accepte sa pauvreté. Non seulement l'accepte, mais l'a voulue. Il s'agit d'être vraiment à la ressemblance de Dieu. Par le baptême, nous sommes configurés au Christ, nous sommes devenus enfants de Dieu. Donc il s'agit de vivre comme Jésus.

Cette pauvreté de Jésus nous révèle aussi toute sa compassion. Nous voyons souvent la pauvreté d'abord comme une exigence. Alors qu'en fait il me semble qu'elle est d'abord l'expression de la compassion de Dieu à notre égard. Jésus veut nous donner sa vie. Il nous supplie de la recueillir, de l'accueillir, de la recevoir. C'est un appel qui est plein de miséricorde et de compassion avant d'être une exigence. Comme tout appel de Dieu sur nous. C'est d'abord une compassion de Dieu qui veut nous faire entrer dans sa vie. C'est sûr qu'il y a un chemin, qu'il est étroit. C'est celui que Jésus a pris. Mais cet appel est d'abord une compassion de Dieu pour nous qui veut nous redonner vie. C'est un appel qui est vraiment une miséricorde.

2) la pauvreté et la compassion

Je vais aborder mon deuxième point en essayant de vous parler de la correspondance qu'il y a entre la pauvreté et la compassion. Je disais que Jésus en s'incarnant, en se faisant pauvre, a rendu Dieu proche de nous. Et la compassion, c'est vraiment cela. C'est rendre proche le cœur de Dieu. Le cœur de Dieu qui ne juge pas, qui est toute miséricorde, qui est Amour, qui communique la joie. Et pourquoi la compassion nous ouvre-t-elle à la miséricorde ? Parce que la pauvreté nous rend très vulnérables, dépendants. Dans l'épisode de la samaritaine, si la samaritaine accepte la révélation de sa pauvreté, c'est parce qu'elle lui est faite par un pauvre. Et pour nous approcher de ceux qui souffrent, il nous faut être extrêmement pauvre pour approcher, toucher la souffrance de l'autre, la souffrance qui est toujours une pauvreté.

Jean-Paul II nous dit dans la lettre sur le sens chrétien de la souffrance : «l'homme souffre en raison d'un bien auquel il ne participe pas, dont il est en un sens dépossédé, dont il s'est privé lui-même. La souffrance est toujours une pauvreté. On est malade, on n'a plus la santé ; on est seul, on n'a pas d'amis ; on est pécheur, on est coupé de Dieu. C'est une pauvreté, et même la plus grande des pauvretés.

Et quand cette pauvreté nous est révélée par un pauvre, elle ne nous blesse pas. Au contraire, elle nous remet debout. Vous voyez la joie de la samaritaine après cette rencontre avec Jésus. Elle est remise debout, elle est rendue à la vie. Quand Dieu s'approche de nous pour nous sauver, pour nous guérir, il est très pauvre. La compassion appelle, nécessite la pauvreté, parce que lorsqu'on souffre, on est pauvre, on est dépendant. Et la compassion ne doit pas être humiliante. Dieu ne nous humilie pas quand il s'approche de nous pour nous guérir, pour nous sauver. Et justement, il ne nous humilie pas parce qu'il s'abaisse, il se fait pauvre. Il se met à genoux devant nous. C'est le lavement des pieds.

St Vincent de Paul dit : «Il faut beaucoup d'amour pour se faire pardonner le bien que l'on fait.» Pour que nous puissions dire oui à notre salut, un oui libre, une adhésion à notre salut, il fallait que Dieu se fasse encore plus petit que nous, encore plus pauvre pour que nous puissions être relevés, être remis debout par ce salut. La souffrance aussi nous met dans un état de dépendance, nous diminue, qu'elle soit physique, psychologique, spirituelle. Pour vivre la compassion, il faut la recevoir, il faut qu'elle soit donnée par quelqu'un de pauvre. Parce que

... C'est très lié à l'indépendance et la peur de manquer qui sont profondément inscrites en nous. Comment Jésus va-t-il nous apprendre à vivre cette pauvreté ? Quand Jésus appelle, quand Dieu appelle, Il donne toujours la grâce, le moyen pour y répondre. Donc dans ce chemin, nous ne sommes pas livrés à nous-mêmes. Et comme le dit la prière eucharistique n° 4 «pour que notre vie ne soit plus à nous-mêmes, mais à celui qui est mort et ressuscité pour nous (le Christ), Il nous a envoyé comme premier don fait aux croyants l'Esprit Saint qui poursuit son œuvre et achève toute sanctification.

Donc Jésus nous fait un don qu'il nous faut accueillir bien évidemment dans la pauvreté qui est l'Esprit Saint et que la tradition de l'Eglise appelle le Père des pauvres. C'est l'Esprit Saint qui va nous faire entrer, nous éclairer sur cette pauvreté de Jésus, petit à petit. Et qui va toucher en nous tout ce qui est encore possession, indépendance, richesse, qui va l'éclairer et nous permettre de nous en détacher et de nous en déposséder. Avec l'Esprit Saint, ce qui n'est pas commode, c'est qu'il n'y a pas de méthode. L'Esprit Saint, c'est justement le souffle, on ne sait ni d'où il vient, ni où il va, on ne sait comment s'y prendre. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il va toucher au bon endroit.

La seule question que nous avons à nous poser est : «Est-ce que nous choisissons la pauvreté, de nous laisser appauvrir ? Est-ce que nous le voulons ? Est-ce que nous le désirons ? Et à partir de ce oui, l'Esprit Saint va agir. «Laisse-moi faire. Laisse-moi agir.» Au fond c'est la seule question : Est-ce que nous acceptons de nous laisser appauvrir par l'Esprit Saint ? Ne répondons pas trop vite, parce que en général, la réponse est assez radicale et elle vient très vite. Quand nous disons oui, Dieu en profite. L'Esprit Saint va

nous révéler quel est notre chemin de pauvreté. Un chemin à la fois très universel parce que nous sommes tous appelés à la pauvreté, mais aussi très personnel parce que nos richesses sont différentes. Ce chemin d'appauvrissement va être très personnel et va demander une très grande docilité à l'Esprit Saint. Et j'ai envie de dire que l'Esprit Saint est celui qui nous personnalise, nous donne notre personnalité. Nous avons peur parfois dans ce chemin d'appauvrissement de tout perdre, c'est à dire même ce que nous sommes. Mais en fait, l'Esprit Saint va nous révéler qui nous sommes, c'est à dire des fils et des filles de Dieu. Dans ce chemin d'appauvrissement, lorsque nous aurons lâché tout ce qui n'est pas Dieu, il ne restera que Dieu lui-même et Dieu qui nous sans cesse sa vie et de qui nous recevons sans cesse. Nous serons vraiment nous-mêmes.

L'Esprit Saint va aussi nous déposséder, nous débarrasser des schémas que nous avons de la pauvreté. Nous avons toutes une certaine idée de la pauvreté à laquelle le Seigneur nous appelle et nous disons : «Seigneur, moi, je veux être pauvre, mais comme ça, de cette manière-là. Et le Seigneur nous dis : «Mais Moi, ce n'est pas ça que je veux". Est-ce que nous l'acceptons. Nous entrons déjà dans un chemin de pauvreté en acceptant de nous débarrasser des schémas que nous avons sur la pauvreté. Parce qu'il ne s'agit pas d'avoir un schéma, mais de vivre la pauvreté. Nous verrons cet après-midi comment nous vivons la pauvreté dans la communauté et nous verrons qu'il n'y a pas de schéma.

L'Esprit Saint, je le redis, va éclairer, mettre en lumière nos richesses. Et quand c'est éclairé par l'Esprit Saint, c'est toujours plus doux, ça n'écrase pas. Quand l'Esprit Saint donne une lumière, c'est toujours une lumière bienfaisante -décapante, mais bienfaisante- qui permet d'avancer. C'est une lumière exigeante, mais qui n'écrase pas. Alors, nos richesses sont multiples, variées. Ca peut être un livre, un crayon, une voiture, une grâce. Il faut faire très attention à la façon dont nous savourons les grâces que nous recevons. Le père Lallemand, mort il y a quelques années, disait que le détachement doit survenir au terme de toutes joies chrétiennes. C'est à dire : les joies qui nous sont données sont elles-mêmes à offrir, à donner. Nous ne pouvons pas nous attacher aux joies, aux satisfactions, aux grâces que Dieu nous donne. Dieu nous entraîne toujours plus loin. Nous ne pouvons jamais nous installer dans une grâce reçue. Je me souviens d'un prêtre en confession qui me disait : «Votre vie n'est pas si mal que ça. Vous priez, vous vous occupez des autres." Ca n'a pas été une parole de Dieu pour moi. Il croyait sans doute me faire plaisir, mais je me suis dit : «Mais je veux plus." Il ne faut pas se contenter, se satisfaire de ce que Dieu nous donne. Quand Dieu donne, c'est toujours pour aller plus loin, pour que nous donnions plus et pour donner plus. Si nous gardons bien empaquetée une grâce dans notre cœur, il n'y aura plus de place pour une autre grâce !

Il faut laisser l'Esprit Saint déployer ses dons. Donc nous laisser déposséder de nos richesses. On a toutes notre petite icône qui nous a été offerte par une sœur, une bible qui nous a été donnée par un prêtre qui nous a tellement aidés, nous avons toutes une chapelet qui vient de notre grand-mère en nous disant : «J'y tiens, j'y tiens !" Dieu peut

nous le demander. Dieu peut nous demander tout. J'insiste là-dessus. Il est parfois plus facile de se dessaisir d'une montre, d'un stylo que d'une grâce, d'un objet spirituel. L'important, c'est que l'Esprit Saint n'a pas de méthode parce que la seule chose importante est d'être détaché de ce qui nous attache. Saint Jean de la Croix emploie l'image de l'oiseau qui est empêché de voler parce qu'il a la patte attachée par une ficelle. Cette ficelle peut être fine, ça peut être un gros câble, mais le résultat est le même, l'oiseau ne peut pas voler. Et pour nous, c'est la même chose. Ca peut être quelque chose d'infime, qui nous semble infime, qui nous empêche d'aimer, de nous donner, et c'est précisément cette petite chose infime dont l'Esprit Saint va nous détacher. Il ne peut pas y avoir de méthode, parce que c'est très personnel.

L'Esprit Saint va aussi nous déposséder, nous débarrasser des schémas que nous avons de la pauvreté.

En faisant cette œuvre d'appauvrissement en nous, l'Esprit Saint va nous établir de plus en plus dans la confiance et dans l'abandon. Dieu est celui qui pourvoit et Jésus ne cesse pas de nous dire dans l'Évangile : «Sois

sans crainte, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume." Et le Royaume est donné dès maintenant. C'est une des deux béatitudes qui est au présent. «Heureux les pauvres parce que le Royaume des cieux est à eux". Jésus nous dit «Ne vous préoccupez pas du lendemain, à chaque jour suffit sa peine." Plus l'Esprit Saint prendra la place en nous, et plus il nous établira dans cette confiance en Dieu, dans cet abandon au Père pour tous nos besoins, pour notre vie spirituelle et matérielle. C'est toujours réciproque dans la vie spirituelle.

Cette pauvreté va nous apprendre aussi à être de plus en plus attentifs à l'Esprit Saint, dociles, disponibles à l'Esprit Saint. J'étais à Paray le Monial, en train d'adorer dans la basilique. J'étais très bien, contente avec l' Seigneur. Et tout à coup, j'entends intérieurement : «Ta jupe verte !" Je dis : «Quoi Seigneur qu'est-ce qu'elle a ma jupe verte ? Jésus a continué, m'a dit : «Donne-la moi." C'est vrai que j'aimais beaucoup cette jupe verte, j'y étais très attachée. Ca n'avait aucun rapport avec ce que je faisais : j'étais en train d'adorer et Jésus m'a montré qu'en fait j'étais attachée. C'est vraiment une miséricorde gratuite, parce que je pouvais continuer à adorer avec ma jupe verte. C'était pas un gros problème. Mais j'ai bataillé un peu et j'ai dit : «D'accord, Seigneur, je te la donne". Mais je dis ça pour montrer combien il faut être attentif, réceptif à cette voix de l'Esprit Saint qui tout d'un coup, au moment où on ne s'y attend pas, pointe le doigt sur une richesse que nous avons.

Ca peut être une qualité par laquelle nous nous sécurisons : «Ca au moins, je sais faire". Donc, on se met dans ce créneau. Dans la communauté, j'ai appris à faire des choses que je ne savais pas faire. Et je me disais «si les frères et sœurs me demandent de faire cela, c'est qu'ils pensent que je peux le faire, donc je vais le faire. C'est vrai qu'on perd toute sécurité, c'est l'inconnu. Mais on ne peut pas avec le Seigneur jouer sur deux tableaux. On ne peut pas dire : «Seigneur je veux te suivre. Je veux être pauvre comme toi, tu es pauvre" et en même temps, à côté, tout garantir, tout assurer. Ce n'est pas possible. Arrive un moment où il faut risquer, risquer sa vie, risquer de donner, risquer de se donner, et puis on voit le résultat. Mis il faut faire ces expériences pour voir que Dieu ne nous lâche pas,

ne nous abandonne pas. Dieu répond à ce pas que l'on fait. Dieu répond toujours. Et l'Esprit Saint, c'est le don par excellence que Dieu nous fait. L'Esprit Saint nous donne à Dieu. Ce don de l'Esprit Saint est vraiment une miséricorde de Dieu et Il est aussi la miséricorde de Dieu pour nous. L'Esprit Saint est avec nous, œuvre en nous, il est plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes et l'Esprit Saint, parce qu'Il est l'Esprit de miséricorde œuvre dans le temps. Et ce chemin d'appauvrissement va peut-être prendre toute notre vie, toute une vie. Nous n'aurons jamais fini de nous appauvrir, d'être dépouillés. Jusqu'à l'extrême, c'est à dire le jour où nous quitterons ce monde, où nous serons complètement nus devant Dieu, où nous nous présenterons à Lui les mains vides.

Dieu ne nous reprochera jamais de mettre du temps. Dieu sait que nous sommes pauvres, que la pauvreté ne nous est pas naturelle, que c'est une exigence, que c'est un chemin. La seule chose que Dieu nous demande, c'est de nous mettre sur ce chemin, de choisir la pauvreté. Après il agit dans le temps, dans la miséricorde. Il ne nous dépouille pas de tout à la fois. L'Esprit Saint mesure son action à ce que nous pouvons recevoir, supporter donner.

Je parlais de ces 30 ans de vie cachée de Jésus à Nazareth. 30 ans, c'est énorme dans une vie. Cette vie cachée... Dieu aussi va prendre son temps avec nous. C'est aussi une pauvreté pour nous que d'accepter ce temps de Dieu. Nous vous tout faire à la fois. Nous ne comprenons pas qu'en fait Dieu a besoin de temps pour nous mener à Lui, nous attirer à Lui, nous appauvrir. Autrement, s'il faisait tout à la fois, nous serions cassées. C'est tellement lié, cette compassion et cette pauvreté. C'est encore une compassion de Dieu à notre égard de prendre son temps. Acceptons d'entrer dans le temps de Dieu. C'est sûr que c'est une pauvreté, mais acceptons d'entrer dans ce temps de Dieu.

Nous allons avoir un temps d'adoration. Je parlais de la pauvreté de Jésus dans l'Eucharistie. Jésus qui se laisse regarder, qui s'expose à notre regard. Faisons comme Lui, Exposons-nous à son regard. Et pour se laisser regarder par quelqu'un, il faut être très pauvre. Choisissons pendant ce temps d'adoration d'être pauvres devant Dieu pour qu'il puisse nous rejoindre, parler à notre cœur, nous enseigner sa pauvreté et sa compassion. Nous n'avons pas peur d'un pauvre. Nous nous sentons toujours supérieurs par rapport à plus pauvre que nous. Jésus s'est fait pauvre pour que nous puissions nous laisser approcher par Lui et dans cette adoration, demandons cette attitude du cœur pour que nous puissions tout recevoir de Jésus. Et non seulement cela, mais que nous puissions le recevoir lui, pour qu'il puisse nous donner au Père, nous entraîner avec Lui dans le don qu'il fait de lui-même au Père. Dans sa pauvreté, Jésus est descendu très bas, jusqu'aux fond des enfers pour nous faire remonter avec Lui vers le Père. Toute cette kénose de Jésus qui s'est vidé de Lui-même, qui n'a pas retenu le rang qui l'égalait à Dieu. C'est tout cela que l'Eucharistie nous Dit. Et si nous voulons vivre de Dieu pour pouvoir le donner, il nous faut le recevoir totalement.

**Rien n'est dû dans la vie,
tout est don,
tout est grâce.**

3) comment sommes-nous appelés à vivre cette pauvreté ?

Quels sont les moyens que Dieu nous donne ?

Cet après-midi, cela va être une suite de réflexions pêle-mêle pour entrer dans le concret de cette pauvreté et de cette compassion. Comment allons nous vivre quotidiennement, là où nous sommes, cette pauvreté et cette compassion que Dieu nous demande, nous appelle à vivre ?

D'abord une première remarque : au fond le seul pauvre, le seul vrai pauvre, c'est Jésus qui reçoit tout du Père à chaque instant et nous, nous sommes en chemin vers cette pauvreté de plus en plus radicale. C'est pour cela que dans la communauté, nous aimons parler d'appauvrissement. Il y a un élément extrêmement dynamique dans ce terme : appauvrissement. C'est toujours en action, et on peut toujours s'appauvrir. C'est un terme bien choisi. On peut se demander chaque jour : «en ce moment, où en suis-je par rapport à cet appauvrissement ? Est-ce que je n'ai pas encore quelque chose dont je peux me détacher ? C'est très dynamique, pas du tout statique. Comment le Seigneur va-t-il s'y prendre pour nous faire vivre cet appauvrissement ?

UNE PREMIÈRE ATTITUDE qui nous permet d'entrer dans cet appauvrissement, c'est l'action de grâces. Rien n'est dû dans la vie, tout est don, tout est grâce. Savoir remercier le Seigneur sans cesse pour ses bienfaits. Il y a toujours un cadeau du Seigneur dans notre journée. Il peut y avoir des difficultés, des épreuves, mais il y a toujours, si nous savons le voir, un cadeau du Seigneur dans notre journée. Sachons rendre grâces à Dieu pour ce cadeau qui va maintenir notre cœur en éveil, en état de réceptivité de ce que le Seigneur veut nous donner. Je le redis : rien n'est dû. Et nous pouvons nous poser la question : est-ce que je me situe par rapport à mes droits. Jésus n'a pas revendiqué d'être l'égal du Père. Rendre grâces plutôt que revendiquer.

DEUXIÈME ATTITUDE : accepter ce qui est donné, accepter ce qui est enlevé. C'est un véritable chemin d'appauvrissement. Quelque chose qui arrive, un événement inattendu, imprévu. Est-ce que je l'accepte ? Quelque chose que j'avais et qui m'est enlevé, est-ce que j'accepte aussi que ce soit enlevé ? S'exercer dans notre vie quotidienne à accepter cela. Par exemple, il n'y a pas de sel sur la table. La sœur a oublié de mettre la salière sur la table. Je peux me situer de deux manières : soit je me lève et je vais chercher le sel, soit je me dis «Seigneur je choisis de me passer de sel aujourd'hui. Des petits exercices d'acceptation de ce qui est donné, de ce qui est enlevé. La sœur a pris le parapluie parce qu'il pleut et qu'elle en avait besoin. Moi, je n'ai plus de parapluie. «Seigneur merci pour cette sœur. Ou alors fais qu'il ne pleuve plus quand je vais sortir. Entrer dans l'acceptation des contrariétés quotidiennes. Est-ce que j'ai le sourire devant ces contrariétés, devant ce qui m'est enlevé ? Et est-ce que je sais me réjouir aussi quand quelque chose m'est donné ? quelque chose d'inattendu, d'imprévu... Ce n'était pas forcément ce que j'attendais, ce que j'avais voulu. Vous savez, quand on vous fait un cadeau, c'est pas toujours ce qu'on attendait : «Seigneur,

ce qui compte, c'est l'intention de la personne qui me l'a donné. C'est l'attitude de Job dans l'Écriture : Dieu a donné, Dieu a repris, que le noms de Dieu soit béni."

Il y a une pauvreté vécue dans la communauté, liée au charisme même de la communauté, liée à cette complémentarité des états de vie et au fait que le Seigneur nous appelle à une même mission. Nous sommes très dépendants les uns des autres. Nous ne pouvons pas servir seuls. Nous avons toujours besoin de nos frères et sœurs pour la mission, les services, et c'est très décourageant, parfois même agaçant. C'est très visible à Paray-le-Monial. Seuls dans notre coin, nous ne pouvons rien, mais c'est ensemble que nous servons. Ce qui, on s'en aperçoit à la longue, décourage quand même l'efficacité. Mais je crois qu'il y a plus : il y a un témoignage donné dans cette dépendance des uns à l'égard des autres, un témoignage de charité, d'unité, de joie. Je suis frappée de voir que dans le cheminement des frères et sœurs, on retrouve toujours ce point de passage. A un moment ou un autre, les frères et sœurs butent sur ce point-là. Mais enfin, je ne peux pas le faire tout seul, j'ai besoin des autres pour le faire. C'est toujours un moment un peu décourageant, douloureux selon les tempéraments. En fait, cette dépendance nous garde de l'orgueil de la satisfaction de nous-mêmes. On peut l'exprimer autrement. Dans la communauté, il n'y a pas de vedette. Il n'y a pas de personne vers laquelle tout le monde tourne les yeux. On est tous ensemble à notre place. Et c'est une sorte de pauvreté.

Un autre moyen que le Seigneur nous donne dans la communauté en tant que consacrées dans le célibat pour vivre cet appauvrissement, c'est la tenue commune. Qui d'une certaine manière nous cache aux yeux du monde et en même temps nous donne de témoigner de quelque chose qui ne nous appartient pas, qui nous est donné, d'un appel qui nous est donné, qui vient de plus loin que nous, de Dieu. C'est un moment important le jour où une sœur reçoit cette tenue commune. Recevoir cette tenue commune, unique, nécessite le renoncement à toute autre forme d'habillement et même temps, même dans le port de la tenue commune, le Seigneur nous demande de ne pas nous y attacher. Je pense à une sœur partie en mission dans un pays où elle ne peut pas porter la tenue commune. En parlant avec elle, je me suis rendu compte que le Seigneur peut nous demander de renoncer aussi à la tenue commune pour la mission. Ce qui est premier, c'est la mission. Elle vit un appauvrissement, de ne pas pouvoir porter la tenue commune qu'elle voudrait porter, qui la situe en tant que consacrée dans la communauté. Et quand elle revient de mission, qu'elle est au milieu de nous, des frères et sœurs de la communauté, elle n'a pas la tenue commune, et pour elle, c'est un renoncement. Donc avec cette tenue commune, nous voyons comme nous devons rester souples et ne rien systématiser. Ceci dit, la tenue commune est proposée à toutes. Et c'est vrai que ça simplifie quand même beaucoup de choses. Le matin, on ne se demande pas : «Quelle jupe je vais mettre ?» Cette tenue commune qui nous revêt de Dieu finalement : Dieu nous revêt Lui-même. Cette espèce de discrétion, d'appauvrissement qui nous est donné dans le port de la tenue commune.

Un autre moyen qui nous est donné pour nous appauvrir dans la communauté, c'est assez radical, c'est la dîme : une participation financière aux œuvres apostoliques de

la communauté. Pierre disait toujours : «Quand on touche au portefeuille, ça devient intéressant. De façon général (ça dépend des tempéraments) ce n'est pas toujours facile de donner de notre propre argent pour la mission, mais il n'y pas de vie, non seulement communautaire, mais aussi d'appauvrissement sans qu'il y ait ce don très matériel d'argent. L'argent est une sécurité, peut nous permettre de faire beaucoup de choses. Le Seigneur nous demande de nous détacher de cette sécurité et de donner. La dîme, ça veut dire le dixième de nos revenus. Ce n'est pas important, la quantité. Ce qui est important, c'est de donner. Même si vous ne pouvez donner que 10 F tous les mois, donnez 10 F tous les mois. Il y a quelque chose qui est donné. On est détaché de quelque chose. On n'en finit pas de prévoir les situations dans lesquelles on aura besoin d'argent. Donc, c'est un chemin d'abandon et de confiance en Dieu. C'est vrai. C'est en en faisant l'expérience qu'on en acquiert la certitude. Donnons et on verra ce que le Seigneur fait. En général il fait grand.

Une autre façon de vivre la pauvreté dans la communauté, c'est de gérer chacun et chacune notre budget. Nous sommes responsables de ce que nous avons. Ce n'est pas la communauté qui prend en charge nos biens et qui distribue à chacun selon ses besoins. C'est lié au fait que nous vivons dans le monde. Chacun est appelé à gérer ses biens d'une manière responsable et à être docile à l'Esprit Saint dans ce chemin d'appauvrissement. Ce n'est pas du tout la même chose que de dire : "Moi, je donne tout à la communauté et la communauté me prend en charge. Je me laisse porter, je me laisse faire." Ce n'est pas du tout comme ça que nous sommes appelées à vivre la pauvreté dans la communauté. Souvent cela nécessite pour nous un véritable cheminement que d'accepter cela, d'accepter de se prendre en charge, d'être responsables des biens que le Seigneur nous confie, pour nous en détacher ou pour continuer à la gérer ou pour pouvoir nous situer dans la communauté.

Je vous disais que cet appauvrissement, nous sommes appelées à le vivre dans le monde. C'est très exigeant parce que sans cesse, nous allons devoir nous réajuster par rapport à cet appauvrissement. Quand on a un salaire, quand on peut aller voir sa famille quand on veut, quand on peut se détendre, sortir quand on veut, les tentations sont plus grandes forcément. Donc il y a une exigence à être vigilants par rapport à notre vie dans le monde. Parce que la vie consacrée est la même partout, que ce soit dans un couvent, un monastère, dans le monde, le cœur de la vie consacrée reste le même. C'est une appartenance totale à Dieu. Que nous, nous avons à vivre dans le monde. C'est un cheminement qui se fait aussi dans le temps. Alors souvent, on pose des questions. On dit : «Mais en tant que sœurs consacrées, vous avez le droit d'avoir la télévision ?» Ou alors : «Est-ce que vous avez le droit d'aller au cinéma ou à la piscine ?» Et dès qu'on se situe en termes de droits (c'est obligatoire), on se positionne très mal. La question qu'il faut se poser est «Qu'est-ce qui est bon pour moi pour me faire avancer dans cet appauvrissement, pour me faire avancer dans l'amour de Jésus ? Qu'est-ce qui va me faire avancer ? Qu'est-ce qui va faire avancer mes sœurs ?» C'est ça la véritable question : «Qu'est-ce qui favorise mon union à Dieu, ma vie de prière, ma consécration ? Et non pas : «Est-ce que j'ai le droit de ?»

Je vais donner un petit témoignage. Il y a plusieurs années, un jour, dans la prière, j'ai senti que le Seigneur me disait : «Je n'aime pas que tu ailles au cinéma». Simplement cette parole de Jésus. Une parole pleine de délicatesse, de tendresse. Il ne s'imposait pas. Il me disait simplement : «Je n'aime pas que tu ailles au cinéma». Et après c'était à moi de me situer. Ou bien je disais : «J'y vais quand même». Ou bien : «Seigneur, pour toi, je n'y vais pas.» Depuis ce jour-là, je ne vais pas au cinéma. Après j'ai compris pourquoi. C'est que le Seigneur nous connaît mieux que nous-mêmes. En fait, les images s'impriment très fort, je garde les images très longtemps dans mon imagination et donc, le Seigneur voulait me préserver de cela, me protéger de moi-même d'une certaine manière, pour me faire vivre avec lui davantage. Et puis un jour, comme quoi il faut rester souples, j'étais en Belgique et une jeune fille qui était en difficulté me dit : «Tu sais, Sylvaine, ce qui me ferait le plus plaisir aujourd'hui, c'est que tu m'accompagnes au cinéma.» Alors, je me suis tournée intérieurement vers le Seigneur et j'ai dit : «Seigneur, que veux-tu ? Où est ma priorité ?» Et j'ai cru comprendre que le Seigneur me disait intérieurement : «Va avec elle. Accompagne-la. Fais cet acte de charité.» Par rapport à tous ces éléments du monde, par rapport à la télévision dans une fraternité : il y en a qui ne la regardent jamais. Il y en a pour qui c'est un attrait, mais est-ce bon pour elle ? Est-ce que ça veut dire qu'il faut enlever la télévision ou plutôt aider la sœur à prendre conscience que ce n'est pas bon pour elle... Et puis, un jour, la télévision partira. Mais respecter le chemin de chacune... Cela dit, objectivement, la télévision, ce n'est pas bon. Il y a quelques bonnes émissions. Mais c'est vraiment une agression d'images, de bruits qui ne favorise pas du tout la vie consacrée. (C'est rare qu'on ait la télévision dans une fraternité).

Qu'est-ce qui favorise mon union à Dieu ? La piscine ? On peut avoir besoin d'aller se détendre et de nager. Allez à la piscine. Il n'y a rien de mal à aller à la piscine. Mais ne pas se situer terme de droit. Est-ce que j'ai le droit de ? Est-ce que c'est obligatoire de ? Seigneur, que veux-tu de moi ? Qu'est-ce qui est bon pour ma vie avec toi ?

Par rapport au monde, il est clair aussi que le monde est plein de tentations et que nous sommes attachés au monde et que l'Esprit Saint petit à petit va nous détacher. Nous sommes pris par le monde, par la mode, par le qu'en dira-t-on, par des tas de choses, par notre attachement à notre famille, à nos amis. En soi, ce n'est pas mauvais de voir une amie, mais est-ce que c'est ce que le Seigneur veut pour moi ? Il peut y avoir des moments dans notre vie où le Seigneur nous demande de rompre, de ne pas voir nos amis. Pendant ce temps-là, le Seigneur en profite pour travailler profondément, pour nous appauvrir. Et puis, à un autre moment au contraire : «Va voir cette amie, elle a besoin de moi et je t'envoie vers elle». Là, la pauvreté, l'appauvrissement, c'est de dire : «Oui, Seigneur, je veux faire ta volonté.» C'est très inconfortable. On ne peut jamais avoir une certitude. C'est toujours à remettre sur le métier : c'est un désinstallèrent permanent.

Très concrètement, les déménagements. Dans la communauté, la fraternité, on déménage très facilement. Mais il faut le prendre vraiment comme une grâce. Ça peut être fatigant de faire ses valises tous les deux ans ou tous les ans. Mais en même temps, on n'a pas le temps de s'installer. C'est ce que Dieu a fait dans le désert pour son peuple. Planter la tente tous les jours. Le Seigneur nous donne des moyens appropriés à notre style de vie pour nous appauvrir.

Le Seigneur passe aussi très souvent par les frères et sœurs pour nous appauvrir. Je pense aux emprunts : «prête-moi ta voiture, ton livre. Est-ce que tu peux me prêter un pull blanc?» Savoir se situer et répondre à l'appel du Seigneur. Respecter le temps du Seigneur. C'est peut-être plus vrai de répondre : «Seigneur, elle me demande ça, mais viens à mon aide : aujourd'hui je ne peux pas. Mais tu vas agir en moi, tu vas le faire. Je pourrai un jour prêter ce livre ou le donner.» Le Seigneur ne nous méprise pas, il ne méprise pas nos pauvretés, nos faiblesses, nos incapacités. Au contraire, il les honore dans la mesure où nous crions vers lui, nous nous tournons vers Lui pour Lui demander d'agir. Si nous disons : «Seigneur, tu me demandes ça, mais je ne peux pas. Mais j'ai confiance en toi, tu vas le faire. Il n'y a aucun

jugement, aucun mépris à notre égard de la part du Seigneur. J'aime beaucoup cette parole de Thérèse qui dit : «Mais Dieu est juste, il connaît nos pauvretés, il connaît notre misère.» C'est ça, pour Thérèse, la justice de Dieu.

La vie en fraternité est aussi une école de compassion

parce que nous apprenons à accueillir, accepter les autres telles qu'elles sont avec leurs souffrances, leurs combats, leurs pauvretés et en même temps, nous apprenons à recevoir leur compassion. Nous ne réalisons pas assez que nous sommes toutes dans le même bateau, dans le même cas, de pauvretés, d'indigences, de faiblesses. Il y a la sœur qui tous les jours à la même heure fait le même bruit par exemple. Ça devient crispant. Celle qui tous les matins prend sa douche, en fiche partout dans la salle de bains. Mais c'est à travers cela que le Seigneur nous éduque à la compassion. Si nous refusons ces occasions, nous passons à côté de ce que le Seigneur veut nous enseigner, nous dire. Et pour donner la compassion, il faut la recevoir aussi. Donner notre compassion nous révèle combien nous en avons besoin. Si cette sœur qui m'agace, je peux avoir compassion d'elle, dans un autre domaine où je vais l'agacer, elle aussi aura compassion de moi. On peut décider. Il ne faut pas voir trop grand. Il ne faut pas nous croire plus forts que nous sommes. Par exemple, une sœur qui m'énerve profondément parce qu'elle ne va pas bien, elle a des combats et moi aussi. Prendre la décision le matin en se levant : «Je décide de lui sourire. Je vais la voir au petit déjeuner, elle va s'asseoir en face de moi, je lui fais mon plus beau sourire. Je ne l'évite pas, je ne passe pas à côté, je vais vers elle. Cela suppose une très grande pauvreté, un renoncement à moi-même. C'est un appauvrissement. Je m'appauvris pour pouvoir donner ce sourire que je n'ai pas envie de donner. La compassion n'est pas seulement au niveau des sentiments, c'est une question de décision.

4) comment très concrètement, personnellement et dans la communauté sommes-nous appelées à vivre cette pauvreté et cette compassion ?

Il faut entrer dans la compassion ; Thérèse de Lisieux a des pages magnifiques là-dessus. Par exemple, on arrive au week-end communautaire. On n'a vraiment pas envie de voir les frères et sœurs, ou on a envie de voir tel frère ou telle sœur et pas les autres et on ne verra que ceux qu'on a envie de voir. Justement quand on est dans cet état-là, prendre la décision de s'ouvrir à la première personne qu'on va rencontrer. Pas forcément à tout le monde. Il ne faut pas voir plus grand que ce que nous pouvons faire. La première personne que je vais rencontrer, je lui souris, je lui dis bonjour.

Autre attitude pour vivre la compassion : apprendre à écouter et à voir. Dans le passage de l'Exode que je citais ce matin, Dieu dit à Moïse : «j'ai vu la misère de mon peuple, j'ai entendu le cri.» Et pour entendre l'autre, voir l'autre, il faut un cœur de pauvre. Il faut être décentré de nous mêmes pour mettre l'autre au centre de notre vie, que ce soit le Seigneur ou nos frères et sœurs et ceux qui nous entourent.

Il y a quelque chose qui me frappe beaucoup chez St François d'Assise, peut-être plus que sa pauvreté, c'est sa compassion. Saint François est tellement pauvre qu'il a compassion des hommes, mais il a même compassion de Dieu. Quand il dit : "Dieu n'est pas aimé. L'amour n'est pas aimé". On sent une telle souffrance chez Saint François de voir que Dieu n'est pas aimé. Il souffre pour Dieu.

Et donc ce cœur de pauvre va nous permettre d'entendre, de voir, d'écouter. Je me souviens d'un garçon à Tibériade qui venait régulièrement (Tibériade est un centre d'accueil pour les personnes touchées par sida, ouvert en 88, qui en a confié la responsabilité à la communauté ; et à ce moment là le sida touchait davantage les homosexuels que les toxicomanes). Je me souviens d'un garçon. Lui-même n'était pas malade, mais son ami....

... la façon d'approcher celui qui souffre. Ca a été très long. Il y a eu très peu de paroles et les paroles venaient minute après minute (c'est long une minute !). Et je sentais qu'il fallait que je ne sois qu'écoute. Que je ne dise rien pour qu'il puisse dire toute sa souffrance. Il y a des moments où ça me démangeait d'intervenir, de poser des questions et je sentais qu'intérieurement, le Seigneur me disait : "mais surtout, ne dis rien, écoute." C'est une conversation qui a duré 1/2 heure à peu près, ponctuée par ces confidences. Jamais je n'aurais soupçonné ce que ce garçon vivait. Mais ça a été très instructif parce que souvent nous approchons ceux qui souffrent pleins de nous-mêmes. Pas par mauvaise volonté, plus par peur de nous trouver devant celui qui souffre complètement désarçonnés, ne sachant pas quoi faire. Nous passons notre temps à nous dire : «Qu'est-ce que je vais lui dire ? Qu'est-ce que je vais faire ?» Et nous ne nous rendons pas compte que nous nous mettons au centre de la situation: «Je, je, je". Qu'est-ce que je vais faire, dire, comment je vais m'y prendre. Alors qu'en fait, il faut se présenter devant celui qui souffre, les mains vides, nus,

pauvres, comme Jésus se présente devant nous. Et c'est à partir de cette pauvreté, de cette écoute que nous allons percevoir, entendre le véritable besoin de celui qui souffre, quel est son véritable appel.

C'est très frappant aussi la façon dont les gens se présentaient à Tibériade. Au premier abord, c'était une tasse de café, un moment de conversation. Mais en fait derrière cette demande, il y avait beaucoup plus : un besoin d'être aimé, d'être reconnu, d'être accepté dans cette maladie. Mais si nous n'avons pas cette pauvreté de cœur, nous n'entendrons pas le véritable cri de celui qui souffre, quelle est véritable demande. Une fois j'étais dans le métro. Il y avait un pauvre qui tendait la main. Quelqu'un lui a donné une pièce, mais sans le regarder. Il s'est tourné vers moi et a dit : «Mais il s'imagine que j'ai besoin d'une pièce ! J'aurais besoin d'un sourire !»

Ou alors, si nous ne sommes pas suffisamment pauvres pour approcher celui qui souffre et qui est dans le besoin, nous deviendrons moralisateurs, moralisants. Nous entrerons dans un jugement. Je pense à une rencontre un jour d'un clochard à la porte d'une église et une dame donnait une pièce à ce pauvre. J'ai entendu la conversation. La dame commençait à lui dire : «Je te donne cet argent, mais ce n'est pas pour que tu ailles boire !» Et je me disais : «Mais c'est complètement à côté de la plaque ! Ca ne la regarde pas ce que le pauvre va faire de cet argent ! Le pauvre tend la main pour avoir une pièce d'argent. Ce n'est pas à nous de lui dire ce qu'il doit faire de cet argent.» Il y a un respect de l'autre qui est très important dans la compassion.

Souvent nous pensons aussi pour nos proches, nos frères et sœurs de communauté : «Oui il est dans telle situation, mais c'est sa faute ! Il devrait s'y prendre autrement. Mais ce n'est pas vraiment de la compassion ! Même s'il y a une certaine vérité, mais ce n'est pas comme ça que nous rejoindrons la souffrance de notre frère, de notre sœur. Donc avoir ce cœur d'écoute et ces yeux ouverts. C'est la même chose. Savoir regarder autour de soi. Ne pas être enfermés en nous-mêmes. J'étais très frappée à Paray le Monial lorsque mère Theresa est venue en 86 de la façon dont elle a accueilli un garçon très très blessé. Ce garçon n'était que souffrance. Il m'avait demandé de lui faire rencontrer mère Thérèse. Mère Theresa à Paray le Monial était prise par tout le monde ! Je lui ai dit : «Tiens-toi au pied du podium à telle heure. Elle va passer.» Et mère Theresa l'a rencontré. Ça a duré quelques secondes. Mais après il m'a dit : «Elle m'a regardé». Et j'ai senti que ce regard de mère Theresa avait saisi toute sa personne, toute sa souffrance, tout ce qu'il était et qu'il était comblé par cette rencontre qui n'avait duré que quelques secondes !

Donc savoir poser sur les personnes, sur le monde, ce regard de Dieu qui relève, qui ne juge pas et savoir regarder aussi dans le sens savoir détecter, reconnaître où sont nos frères et sœurs qui souffrent. C'est un bon exercice dans un week-end communautaire. Il y a des frères et sœurs qui disent : «Tu es passé devant moi, tu ne m'as même pas vu.» Cette attention à la personne.

Je suis infirmière. On parle beaucoup du stress des infirmières, elles sont débordées, elles ne sont pas assez nombreuses, il y a trop de travail. Alors on crée des commissions, des comités pour savoir comment améliorer

les soint, la présence aux malades. Je suis persuadée qu'il faudrait peu de chose : cette espèce de présence à celui qui souffre dans l'instant présent. Je pense à un frère I quand on lui parle, on a toujours l'impression qu'il est déjà avec la personne suivante. Je le connais bien et je le taquine... C'est désagréable : on a toujours l'impression qu'il est plus loin, qu'il est déjà ailleurs. Etre complètement présent, dans l'instant présent, à la personne en face de vous. La personne est accueillie totalement, complètement. Mais ça suppose que nous ne soyons pas encombrés de nous-mêmes, de nos soucis, de notre fatigue. Nous pouvons demander au Seigneur de nous appauvrir sans cesse pour que nous puissions vivre cette grâce de compassion. Dans la communauté et dans le monde. Quand je suis arrivée à Louvain la Neuve en Belgique, une ville nouvelle toute en béton, je ne voyais pas de pauvres dans cette ville. Je me disais : «Mais où sont les pauvres ?» Quand on cherche les pauvres, on les trouve. Mais encore faut il voir et vouloir les rencontrer. Ce qui nous fait peur toujours. La pauvreté des autres, la souffrance des autres nous fait peur, nous désarçonne.

Une autre façon aussi de vivre cet appauvrissement et cette compassion, c'est très bien : accepter de se laisser prendre par l'autre. Je vais vous donner un témoignage. Je m'occupais de personnes âgées. Et il y avait une personne âgée qui avait une habitude qui m'agaçait et m'horripilait de plus en plus. Je me durcissais intérieurement. Dès qu'on passait à côté d'elle, elle me prenait le bras, elle m'agrippait. Ça m'agaçait ! Je me disais : «Qu'elle me lâche !». C'était tellement dur que, dans la prière, j'ai demandé au Seigneur de m'éclairer : «Mais Seigneur, pourquoi est-ce que je réagis comme ça ?» Et le Seigneur m'a répondu : «Tu n'acceptes pas de te laisser prendre, de te donner, d'être toute à cette personne qui veut te prendre. Laisse-toi prendre.» J'ai essayé de mettre ça en pratique et du coup il y a une douceur qui est entrée dans mon cœur. J'ai remercié le Seigneur de m'avoir délivrée de cette dureté, de cet agacement. Après, dans ces cas-là, on revient, on a envie de se laisser prendre de plus en plus. Je profitais de toutes les occasions pour aller voir cette personne. Je savais qu'elle allait me prendre la main. Je me disais : «Seigneur c'est merveilleux !» Accepter de se laisser prendre...

Je pense à la parabole du Bon Samaritain qui est le seul des trois personnes passées à s'être arrêtée. Il nous est dit que ce Samaritain était en voyage. C'est très instructif. Il était parti d'un endroit précis, il allait vers un but perçu. Il acceptait de se laisser détourner, saisir par la souffrance de cet homme et de s'en occuper. En plus, celui qui est en voyage est dans une situation de pauvreté, de vulnérabilité, d'insécurité. Il n'est pas chez Lui. Il a quitté son domaine, il est en voyage, il est en route. Le Seigneur nous appelle à avoir cette attitude. Finalement, l'autre, quand il fait irruption dans notre vie, nous dérange toujours. Ce n'est jamais au bon moment. Si nous acceptons de nous laisser appauvrir, quand l'autre surgira dans notre vie, ce sera toujours le bon moment. Ce sera toujours l'appel du Seigneur. Je le redis, cet autre étant le Seigneur lui-même dans ceux qui nous entourent.

Une autre façon de vivre cet appauvrissement, c'est d'accepter nos limites. C'est toujours difficile. En même temps, elles sont le lieu de la grâce et du déploiement de la puissance de Dieu et de la force de Dieu. Je vais vous donner un autre témoignage. Quand on a démarré Tibériade avec

Cécile, il y avait un projet à démarrer et je l'ai fait comme j'ai pu. Quelque temps après, le Seigneur m'a mise dans une situation de grande pauvreté, dépendance qui a duré trois ans. Et je me suis retrouvée à l'Île Bouchard, responsable de la maison de Marigny. Et j'ai compris tout de suite ce que le Seigneur avait changé à travers cette situation de pauvreté. J'ai réalisé que quand j'étais responsable de Tibériade, je limitais le projet à mes limites. C'est à dire que ce que je pouvais faire, je le faisais ; ce que je ne pouvais pas, je l'excluais. Tandis qu'à l'Île Bouchard, tout de suite, j'ai vu que j'étais dépassée et j'ai dit : «Seigneur, c'est merveilleux. Tu vas agir ! C'est toi qui vas faire !»

Je me trouve régulièrement devant des situations qui me dépassent. Je me dis : «Comment vais-je y arriver ?» Par expérience, je sais que je vais y arriver, mais je ne sais pas comment ! C'est le Seigneur qui va faire. La maison était en travaux ; Il fallait une semaine de nettoyage extraordinaire. Toute la semaine, je me disais : «Seigneur, je sais que je vais y arriver. Je ne sais pas comment, mais on va y arriver.» Et de fait, le Seigneur le fait, mais dans la mesure où nous acceptons ces limites, que Dieu prenne le relais, que Dieu fasse à notre place. C'est ça, la situation du pauvre. C'est celui qui a besoin, qui crie vers Dieu, qui dit : «Agis, moi, je ne peux pas.»

La Compassion. Nous acceptons très mal d'être limités dans la compassion. Et c'est vrai que 24h sur 24, nous pourrions être sur le pont. Parce qu'il y a toujours des pauvres, des gens qui ont besoin d'être secourus. Les limites de la compassion, ce sont nos propres limites. Déjà très concrètement : nous avons besoin de dormir, de manger, de refaire nos forces dans la prière, dans le repos. C'est un appel à la confiance en Dieu. Nous acceptons mal nos limites parce que nous voudrions nous occuper de tout. Et en fait, il nous faut accepter que d'autres prennent la relève, s'en occupent. Et d'abord le Seigneur. C'est très beau dans la parabole du Bon Samaritain, le Samaritain qui confie le blessé à l'hôtelier. Il s'en détache, s'en désapproprie. Nous avons beaucoup de mal parfois à lâcher l'âme des personnes dont nous nous occupons. Nous voulons que ces personnes nous doivent tout. C'est le comble.

Je vais donner un témoignage de Tibériade avec Cécile. Le Seigneur nous a beaucoup appris. Nous sommes différentes. Les personnes accueillies allaient vers l'une ou vers l'autre pour être accueillies. Et j'avoue que parfois, je me disais : «Zut ! ils vont vers Cécile, ils ne viennent pas vers moi.» Mais quel est le plus important ? C'est que la personne soit accueillie, prise en charge. Nous n'avons pas à mettre la main sur les gens qui nous sont confiés, dont nous nous occupons. Toujours laisser le Seigneur agir, conduire, donner à chacun ce qui lui convient. Nous sommes un instrument et c'est tout.

Une autre façon d'entrer dans cet appauvrissement, c'est d'aimer les pauvres, demander au Seigneur de nous faire aimer les pauvres, parce que c'est eux qui nous apprennent ce qu'est la pauvreté. Mais il faut veiller dans cet amour des pauvres à ne pas se rechercher soi-même, ne pas se donner bonne conscience. Il nous faut aimer les pauvres comme Dieu lui-même les aime. Le Seigneur nous le montrer.

Je voudrais ajouter un autre point, c'est d'aimer les riches. C'est important parce que très souvent nous excluons de notre charité les riches pour nous tourner vers les pauvres.

Jésus a aimé le jeune homme riche et les riches sont des personnes qui sont capables d'aimer, qui sont capables de s'appauvrir, dans lesquelles le Seigneur peut agir. Si nous ne les aimons pas, si nous n'avons pas compassion d'eux, ils ne changeront pas. Je parle des riches attachés à leurs richesses. Ce n'est pas à nous de juger. Les riches ont droit au salut comme les pauvres.

Une autre façon de vivre cet appauvrissement, très importante dans la vie consacrée, c'est de ne pas chercher à compenser nos manques : nos manques affectifs, la solitude inhérente à la vie consacrée. Il y a toutes sortes de manières de compenser : par la nourriture, la musique, le cinéma, le sport. Ne pas chercher à compenser ces manques... C'est tout un chemin. A cause de notre histoire, il peut être plus ou moins difficile de ne pas compenser. Nous nous raccrochons. Je pense à une personne de ma famille qui, pendant la guerre, a dû fuir de Lille à Bordeaux. Elle garde de cet événement une peur pathologique de manquer de nourriture. Et quand elle est à table, elle se jette sur la nourriture. Elle s'en excuse : «J'ai tellement manqué». Il lui faudra vraiment une grâce de guérison intérieure pour qu'elle lâche et ne cherche plus à compenser cette épreuve. Il y a donc des situations particulières qui peuvent nous rendre plus difficile le fait de ne pas chercher à compenser les manques. Ces pauvretés que nous avons vécues. Mais d'une manière générale, le Seigneur nous appelle en tant que consacrées, à ne vivre que de Lui. Et ce chemin d'appauvrissement va se faire dans le temps, la miséricorde.

On voit tout de suite quand on prend quelque chose pour compenser ou si on le reçoit. Je pense à une sœur qui aime la belle musique. Le Seigneur peut très bien lui faire le cadeau d'écouter de la belle musique. Mais si elle demande à l'Esprit Saint de l'éclairer, elle verra tout de suite si elle écoute de la musique pour compenser un vide, ou si c'est le moment d'une détente. Demandons à l'Esprit Saint cette délicatesse, cette finesse de cœur qui nous fait discerner les appels du Seigneur en ce qui concerne cet appauvrissement, le but étant d'être toute à Dieu pour pouvoir être toute donnée aux autres. Patrick Jarrosson en parlant des sœurs consacrées qui travaillent à Tibériade disait : «elles se donnent à Jésus et Jésus les donne aux autres.» Laissons Jésus nous donner aux autres. C'est une très belle parole. Ne vous inquiétez pas : Jésus saura nous donner aux autres. Il nous montrera le chemin du don de nous-mêmes.

Cela me frappe chez nos sœurs mariées dans la communauté. Plus on donne, plus on a envie de donner. Si

on demande un service à une mère de famille qui a 6 enfants, est enceinte et sur-occupée : «Oui. Pas de problème, je le fais.» C'est tout naturel. Nous avons beaucoup à recevoir. C'est une grâce de la communauté, de vos frères et sœurs mariés. Ils nous apprennent le don de nous-mêmes. Quand on est seul, on gère son temps comme on veut. Ce serait facile de se rétrécir un peu. La dynamique du don est tellement évidente dans une famille ! La mère de famille, quand son bébé crie la nuit, elle ne se demande pas : «Est-ce que c'est l'Esprit Saint qui me demande de me lever ? Je vais voir.» Elle y va. Sachons reconnaître ce soutien fraternel de nos frères et sœurs mariés dans ce don de nous-mêmes. Eux vous diront : «vous êtes un témoignage pour nous. On a envie de se donner quand on vous voit.» Et c'est vrai aussi. Parce qu'en vous voyant, c'est une capacité personnelle du don qu'ils voient. Ils reconnaissent un appel du Seigneur. Ils reconnaissent l'œuvre de Dieu. Ils rendent grâce à Dieu.

Nous pouvons demander dans ce chemin d'appauvrissement et de compassion de la communauté que jamais notre cœur se ferme.

La vie en fraternité est une école de don de nous-mêmes. C'est pour cela qu'elle est proposée aux sœurs consacrées dans la communauté. Nous pouvons demander dans ce chemin d'appauvrissement et de compassion de la communauté que jamais notre cœur se ferme. Alors il

le gardera ouvert comme il veut, mais qu'il y ait toujours une brèche dans notre cœur par laquelle le Seigneur, l'autre pourront rentrer.

Ce sont des pistes. Si vous demandez au Seigneur de vous appauvrir, il le fera. Si vous demandez, au Seigneur de vivre la compassion, il vous la fera vivre.

J'avais envie de terminer en vous parlant de Marie qui a accueilli totalement le salut de Dieu, la miséricorde de Dieu, la compassion de Dieu à l'égard de notre nature humaine pécheresse. Marie qui s'est laissée complètement gracier. Mais qui au pied de la croix était là. J'ai pris conscience de cela. Jésus qui crie : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» Ce mystère de l'abandon de Jésus sur la croix par le Père lui-même. Et il y en a une qui est là : c'est Marie au pied de la croix, qui se tient debout, qui est toute compassion et cette œuvre de salut en Marie qui la fait exulter de joie. Il y a une grâce que nous pouvons demander avec Marie et la petite Thérèse, c'est d'aimer notre pauvreté, d'aimer nos faiblesses. On dit souvent : «Dieu nous aime malgré nos faiblesses.» C'est incomplet. Il nous aime à cause d'elles. C'est à cause de notre pauvreté que Dieu nous aime. Le mot miséricorde, c'est cela. Dieu a donné son cœur à notre misère. C'est ça, la source de notre joie. Marie chante le Magnificat parce que le Tout Puissant a jeté les yeux sur son humble servante.

Pierre Goursat
et ses frères et sœurs

Retrouvez topos, témoignages, archives et base documentaire sur

www.pierregoursat.com